

## Le Codex biaisé

C'est au cours de l'année 2003 que le véritable modèle du « Petit manuscrit », tel que publié par Gérard de Sède dans son livre fondateur : « *L'Or de Rennes* », fut « officiellement » découvert par le chercheur **Wieland Wilker**. Il s'agissait, en l'occurrence, de la reproduction d'un verset en latin de l'Évangile de Luc VI (1-4) tiré d'un vénérable document, seulement connu jusqu'alors par les exégètes de la Bible... le **Codex Bezae**.

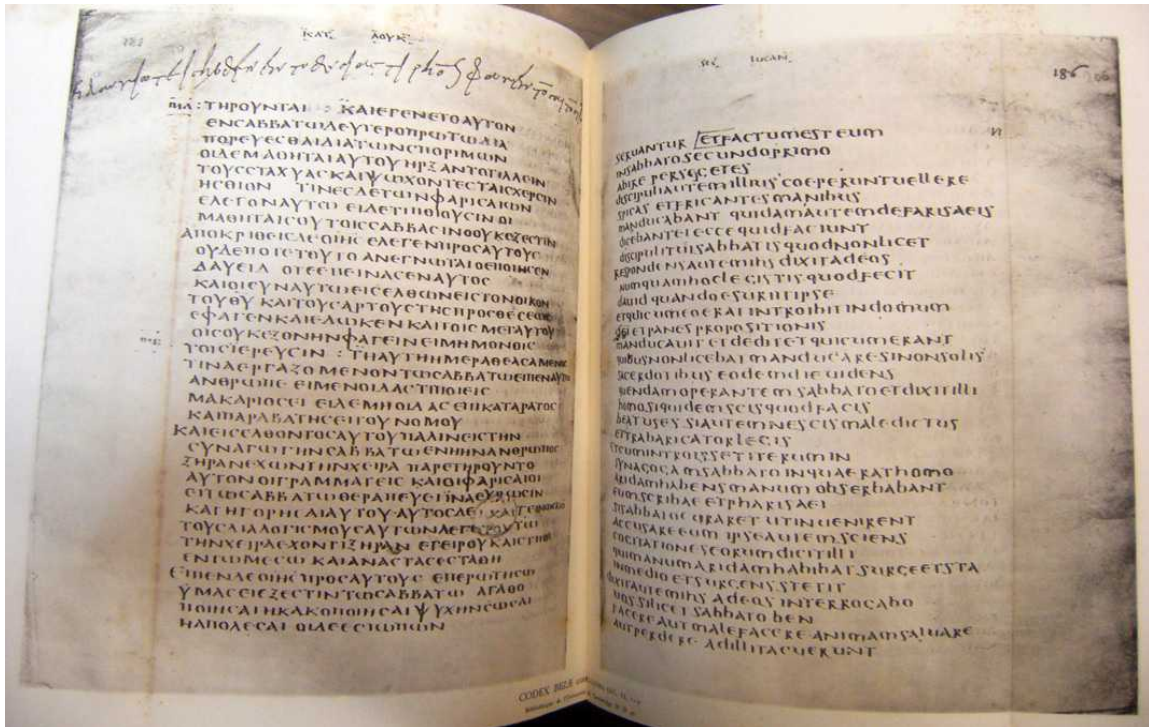
Cette découverte, d'un apport fondamental dans le cadre de « l'affaire des Deux-Rennes », mit alors en lumière le fameux **Codex Bezae** (également nommé *Bezae Cantabrigensis*), un texte qui fait partie des cinq manuscrits paléochrétiens en écriture dite « onciale » les plus connus au monde et, vraisemblablement, l'écrit le plus ancien des évangiles qui nous soit parvenu à ce jour. L'un des spécialistes du vénérable codex, Frédéric Scrivener, pense que Saint Irénée de Lyon amena le texte qui devait servir de support au *Codex Bezae Cantabrigensis* aux alentours de 170, en Gaule, et que ce dernier fut alors recopié sur parchemin, au Ve siècle (entre 380 et 420), afin d'en assurer sa pérennité.

Le document fut conservé précieusement, au cours des siècles, dans le monastère Saint-Irénée de Lyon, avant que l'humaniste et réformateur français Théodore de Bèze ne le fasse retirer du couvent lyonnais et l'offre au chancelier William Cecil de l'université de Cambridge, en décembre 1581.

Le *Codex Bezae*, rédigé sur un parchemin fin et de très haute qualité, est un manuscrit bilingue supportant un texte grec et sa version latine sur les pages en regard. Composé par un seul scripteur, sa version latine constitue un aperçu précieux du traitement des Évangiles dans la tradition chrétienne occidentale, dans la mesure où elle est antérieure à la célèbre Vulgate de Saint Jérôme (382).

La forme de son texte est différente de celle utilisée dans presque tous les autres manuscrits de ce type, ce qui lui confère une place unique parmi les rares manuscrits relatifs à la culture écrite du christianisme antique tardif. Son intérêt réside, notamment, dans les différences apparaissant dans les livres de Saint Luc dont le caractère éminemment judaïque indique que l'auteur, tout en suivant les règles de l'exégèse traditionnelle, s'adressait bien à des fidèles à qui le monde hébraïque de Judée était familier.

Outre cela, ce qui donne au *Codex Bezae* une importance de taille, ce sont ce que l'un de ses meilleurs exégètes, le Sulpicien Pierre Batiffol, nomme : « ses singularités ». En effet, il est le plus ancien manuscrit faisant référence à l'épisode de « la femme adultère » (Jean 7-53, 8-11) mais, également, il est le seul manuscrit antique qui comporte l'addition du commentaire de Jésus, lors du passage de Luc VI relatif à l'histoire de « *l'homme travaillant le jour du Sabbat* ». D'autres particularités notables sont, par ailleurs, mises en avant par les spécialistes de l'Écriture Biblique, mais c'est bien celle relevant du Luc VI qui concentrera notre attention, et, plus particulièrement, la fidèle reproduction de ce passage dans la somme théologique de l'abbé sulpicien Fulcran Vigouroux... « **Le Dictionnaire de la Bible**. » De fait, si, par le passé, plusieurs publications du *Codex Bezae* furent effectuées, c'est bien dans le tome 1 du *Dictionnaire de la Bible* qu'apparaîtra, **pour la première fois**, une reproduction en fac-similé d'une page du vieux manuscrit sur parchemin... en l'occurrence, la fameuse **page 186** supportant le passage de **Luc VI, chapitre 6, versets 1 à 9**.



Page 186 du Codex Bezae figurant dans le tome 1 du Dictionnaire de la Bible (page 1769)

### L'énigmatique page 186

Que n'a-t-on pas dit sur cette page en fac-similé ; que n'a-t-on pas inventé pour expliquer sa présence dans le dictionnaire de Fulcran Vigouroux ? Selon certains amateurs de mystères, elle aurait été placée dans le volume car recelant un message caché en relation avec un « enseignement gnostique » et, donc, peu compatible avec la doctrine chrétienne. Des informations habilement codées et au parfum de soufre... on s'en doute.

Il est logique que, par le simple fait que cette page ait servi de support au « Petit Manuscrit », divulgué en 1967 par Gérard de Sède dans son livre fondateur, elle ait d'emblée provoqué tous les fantasmes et suscité les hypothèses les plus extravagantes.

Pourtant, afin de calmer les esprits fantasques, qu'il nous suffise de rappeler que l'abbé Fulcran Vigouroux était Sulpicien... et, donc, bien peu suspect d'hérésie gnostique. Si cette page précieuse figure dans le premier volume du *Dictionnaire de la Bible*, c'est, selon toute vraisemblance, pour un motif beaucoup plus factuel et relevant de la simple logique.

Comme indiqué précédemment, plusieurs singularités distinguent le *Codex Bezae* d'autres écrits bibliques. Et il en est une de particulièrement notable, qui consiste en une « addition », revêtant un **caractère suffisamment exceptionnel** pour être précisément relevée et explicitée dans l'article consacré au *Codex Bezae* figurant à la page 1770 du premier volume du *Dictionnaire de la Bible*.

Il s'agit, en l'occurrence, d'une phrase énigmatique prononcée par le Christ lors de l'épisode dit « des épis froissés » évoqué en Luc VI. Le verset 5 a semblé suffisamment intéressant et rare à l'abbé Pierre Batiffol, un autre Sulpicien chargé, au regard de son immense érudition, des articles du dictionnaire concernant les codices, pour qu'il décide de le citer dans le descriptif du *Codex Bezae*.

Le *Codex Bezae* est un manuscrit à part dans la tradition textuelle du Nouveau Testament. Il se singularise d'abord par des additions. Ainsi après Matth., xx, 28, il insère l'addition ὑμεῖς δὲ ζητεῖτε ἐκ μικροῦ ἀυξῆσαι - ἔσται σοι τοῦτο χρήσιμον, soixante mots environ, empruntés, sauf les onze premiers, à l'Évangile de saint Luc, xiv, 8-10. Cette addition ne se trouve en grec que dans le *Codex Bezae Cantabrigiae*, en syriaque que dans la version Cureton, en latin que dans quelques manuscrits de la Bible pré-hiéronymienne. Ainsi encore en saint Luc, vi, le *Codex Bezae* ajoute à la suite du ῥ. 5 : Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ - τοῦ νόμου : « Le même jour, voyant quelqu'un travailler le jour du sabbat, [Jésus] lui dit : Homme, si tu sais ce que tu fais, tu es heureux ; si tu ne le sais pas, tu es un maudit et un transgresseur de la Loi, » addition qui ne se rencontre en aucun autre manuscrit. Ainsi encore en saint Jean, vi, à la suite du ῥ. 56, notre manuscrit ajoute : Καθὼς ἐν ἐμοὶ - ζῶν ἐν αὐτῷ : « De même qu'en moi [est] le Père et que je [suis] dans le Père : amen, amen, vous dis-je,

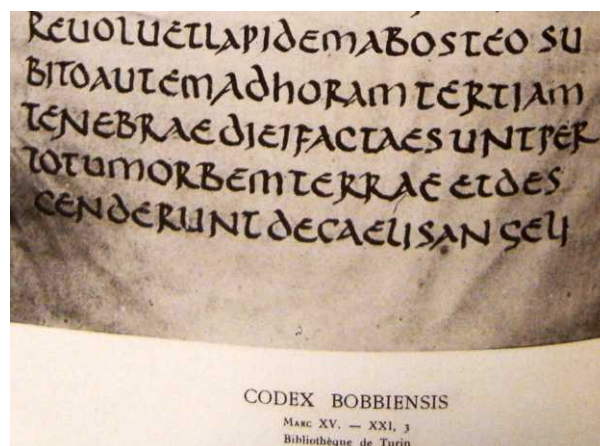
**Passage relatif à Luc VI dans l'article sur le *Codex Bezae* figurant dans le tome 1 du Dictionnaire de la Bible**

Quoi de plus logique, quoi de plus cohérent que de produire le fac-similé du passage précis d'un parchemin que l'on cite en exemple pour sa rareté... et cela pour en illustrer son explication ?

L'abbé Pierre Batiffol aura simplement jugé normal de produire la photo de l'extrait qu'il présentait aux lecteurs, afin de servir de support visuel à son exposé.

Je ne doute pas que cette explication, pour le moins banale, ne satisfera pas les amateurs de mystère. Et pourtant... elle se révèle, dans toute sa « simplicité biblique », d'une cohérence parfaite. D'ailleurs, pour s'en convaincre, il suffit de prendre la peine d'examiner les articles et fac-similés de quelques autres vénérables codices figurant dans les cinq tomes du Dictionnaire de la Bible ; le constat me semble édifiant.

Dans le tome 1 de leur dictionnaire, les abbés Vigouroux et Batiffol choisirent de faire figurer, en page 1820, un extrait en fac-similé du *Codex Bobbiensis* (Ve siècle). Pourquoi cet extrait en particulier ? Tout simplement parce que, dans l'article concernant ce codex précis, il est indiqué qu'à la suite du passage de Marc XV se trouve « une curieuse interpolation qui suit le verset 3 : « *Subito autem ad horam tertiam etc...* ». De fait, le fac-similé correspond à « l'interpolation » mentionnée par l'abbé Batiffol.





Il en est de même pour l'article relatif au *Codex Vindobonensis* (fin VI<sup>e</sup> siècle), figurant à la page 2438 du tome 5 du Dictionnaire. Dans la mesure où le texte met en avant une peinture du codex représentant la scène de « *la femme de Putiphar dénonçant Joseph* », le fac-similé en regard représente, tout naturellement, l'illustration en question.

Pour le *Codex Laudianus* (VII<sup>e</sup> siècle), étudié à la page 128 du volume 5, c'est la « *forme des lettres déjà en décadence par rapport à l'écriture onciale du IV<sup>e</sup> siècle* » qui est mise en avant. Le fac-similé de la page du codex a, une fois de plus, été choisi afin d'illustrer le propos du commentateur.

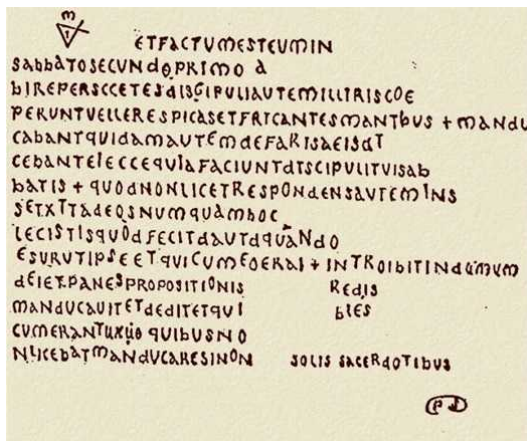
Terminons notre démonstration avec le *Codex Babylonicus Petropolitanus*, un parchemin supportant des textes bibliques rédigés en hébreu dont Pierre Battifol indique, à la page 1359 du Dictionnaire, que « *quelques lettres ont une forme particulière, notamment le « Heth » dont « les deux jambages enserrent la barre transversale et la domine* ». De fait, le fac-similé d'illustration correspond à la singularité d'écriture décrite par le rédacteur.

Est-il besoin de continuer les comparaisons ? Pour triviale qu'elle puisse être, je pense que l'explication se révèle probante.

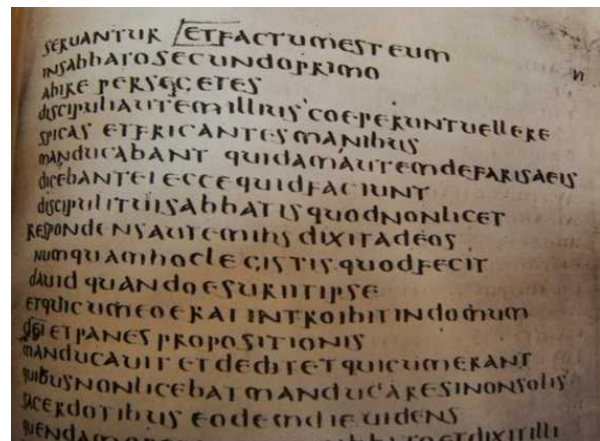
Si, comme certains chercheurs à l'imagination débordante l'ont suggéré, la page 186 du *Codex Bezae* recèle un « code secret » ou une « énigme »... alors, cette supposition devra s'appliquer à tous les fac-similés présentés dans les cinq volumes de la somme de Fulcran Vigouroux. Bref ! Du travail en perspective pour les amateurs de mystère.

Alors... pourquoi donc avoir choisi cette page 186 comme modèle, pour rédiger le « Petit Manuscrit » ?

Je pars du principe que le modèle du « Petit Manuscrit » fut, effectivement, le fac-similé de la page 186 en latin du *Codex Bezae* figurant dans le tome 1 du *Dictionnaire de la Bible*. En effet, imaginer un instant que le scripteur, **sans connaître en amont le Dictionnaire de l'abbé Vigouroux**, ait pu choisir, parmi les **406 folios** que compte le vénérable *Codex de Bèze*, précisément **le seul** qui servit d'illustration à l'article lui étant consacré, ne relève même pas de la croyance au hasard ou aux coïncidences, mais d'une naïveté chronique... ou d'une mauvaise foi opiniâtre.



Petit Manuscrit version « L'Or de Rennes »



Fac-similé de la page 186 du Codex Bezae

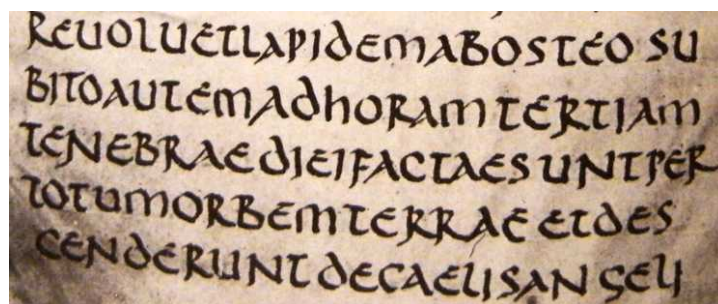
Une fois ce constat établi, nous pouvons alors tenter de comprendre ce qui motiva le choix de la page 186, parmi tous les autres fac-similés de codices présentés dans l'intégralité des volumes du *Dictionnaire de la Bible*.

Après avoir éliminé de facto les parchemins rédigés en grec ou en hébreu, ainsi que ceux dont la calligraphie s'avère trop ardue à déchiffrer ou, encore, les palimpsestes devenus illisibles... nous restent alors (outre le *Codex Bezae*) **trois manuscrits bibliques** pouvant possiblement répondre au « cahier des charges » nécessaire à la production, d'un « vrai-faux parchemin codé », à savoir :

- un texte en latin, afin de pouvoir le comprendre a minima, tout en y insérant éventuellement des termes choisis (« redis » ou « bies »).
- des lignes suffisamment longues pour y surélever des lettres formant une phrase de 13 mots et 40 lettres (plus un chiffre romain), en l'occurrence, le trop fameux : « *À Dagobert II et à Sion est ce trésor et il est la mort* ».
- un texte assez long pour pouvoir être modifié, afin de faire apparaître un mot en acrostiche (SION), des alignements verticaux (N) ainsi que des « creux » dans la composition.
- une graphie en onciale, pour faire « authentique » et, surtout, afin d'être compréhensible pour le lecteur ordinaire.

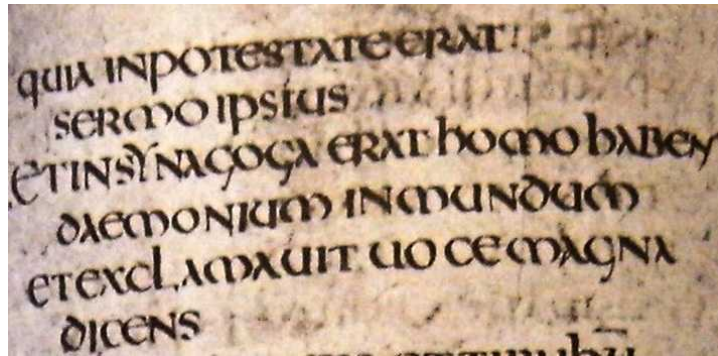
Outre le *Codex de Bèze*, les trois manuscrits pouvant prétendre à ces « paramètres » sont : le *Codex Bobbiensis* (fac-similé dans le tome 1), le *Codex Laudianus* (fac-similé dans le tome 5) et le *Codex Amianitus* (fac-similé dans le tome 1). Notons, au passage, que deux de ces codices figurent dans le premier volume du Dictionnaire de Vigouroux... tout comme le *Codex Bezae*.

Le fac-similé du *Codex Bobbiensis* est rédigé en latin et en écriture onciale bien lisible... c'est un bon point. Malheureusement, le texte du fac-similé semble trop court (14 lignes en une seule colonne) pour pouvoir être utilement utilisé comme support d'un « codage » et, surtout, les caractères bien trop difficiles à reproduire pour une main non habituée à l'écriture à la plume d'oie.



*Lettres onciales du Ve siècle du Codex Bobbiensis*

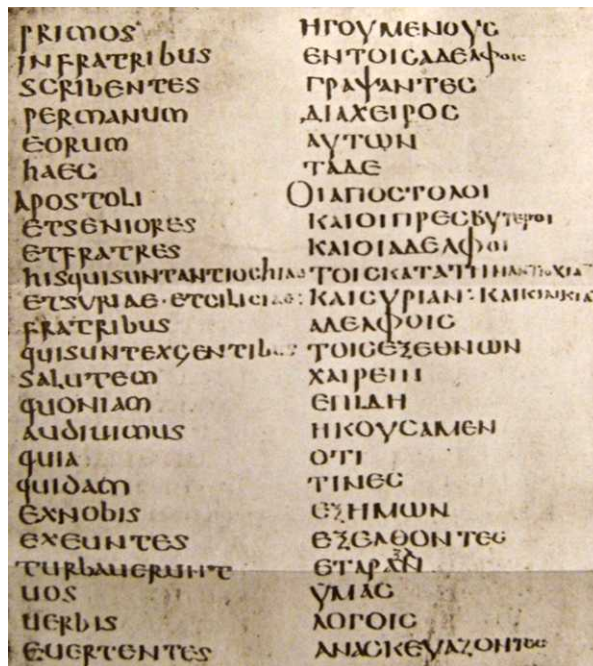
Le fac-similé du *Codex Amianitus* est également un texte latin. Cependant, à l'instar du parchemin précédent, sa mise en page sur deux colonnes de 44 lignes chacune ne permet pas la disposition de plus de cinq mots par ligne. De plus, la calligraphie dite « Italienne » des lettres en onciale est quasi-impossible à reproduire à l'identique pour un copiste amateur.



*Extrait du fac-similé du Codex Amiatinus du volume 1 du Dictionnaire de la Bible*

Il convient, néanmoins, de ne pas écarter ce document... car il révèle une « petite surprise ».

Enfin, l'extrait du *Codex Laudianus*, publié à la page 128 du tome 5 du dictionnaire de l'abbé Vigouroux, présente des caractères plus simples à reproduire que ceux des codices préalablement cités... mais, les phrases à un seul mot de la colonne en latin n'offrent **aucune possibilité** d'en modifier le texte.



*Fac-similé de la page du Codex Laudianus*

Donc, pour résumer mon propos... il apparaît désormais évident que, pour des raisons pratiques et techniques, le rédacteur du « Petit Manuscrit » **a bien utilisé la page 186 du Codex Bezae** reproduite en fac-similé dans le premier volume du *Dictionnaire de la Bible* **comme modèle**.

D'ailleurs, il aura totalement assumé cet « emprunt ». Observons minutieusement la troisième ligne du manuscrit apocryphe... le nombre **186** y est habilement dissimulé, dans le mot « *discipulia* », marqué d'un point.





Gageons que s'il avait été le véritable concepteur du « montage », Philippe de Chérisey n'aurait pas commis une telle bévue.

Autre chose... mais qui ne ressort pas de « *Pierre et Papier* ». Lorsqu'il s'efforça de tenter de faire croire qu'il était l'inventeur des manuscrits, Philippe de Chérisey indiqua qu'il avait trouvé le modèle du Petit Manuscrit dans le « *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* » de Dom Fernand Cabrol. Nous savons, maintenant, que **cela est faux**... puisque le petit apocryphe fut copié sur la page 186 - en latin - du *Codex Bezae* reproduite dans le tome 1 du « *Dictionnaire de la Bible* » de Fulcran Vigouroux.

Avouons que, pour quelqu'un qui se targue d'avoir composé un fake de toutes pièces, le Marquis manque, une fois de plus, de crédibilité. Bref ! Pour ce qui concerne les explications sur le fond... zéro pointé pour Philippe Louis Henri Marie de Chérisey.

### **La marque du Marquis**

Heureusement, sur le plan formel, et pour ce qui relève de la fantaisie, du mystère et de l'imaginaire... Philippe de Chérisey se rattrape en beauté.

Les lettres surélevées du bon Roi Dagobert, cela doit être une invention à lui. L'astuce est simplissime, digne d'un jeu d'esprit d'école primaire, mais, ça « marche ». De Chérisey l'indique d'ailleurs volontiers, en des termes un tantinet ironiques : « *Le texte évangélique latin dissimule un message en français dont je ne sais trop pour quelles raisons aucun critique ni même aucun lecteur ne semble avoir découvert **bien que ce soit extrêmement facile*** ».

Et il donne la « solution »... qui était d'ailleurs connue de tout le monde depuis fort longtemps puisque Henry Lincoln l'avait, semble-t-il, « découverte incidemment » deux ans seulement après la parution de « *L'Or de Rennes* ».

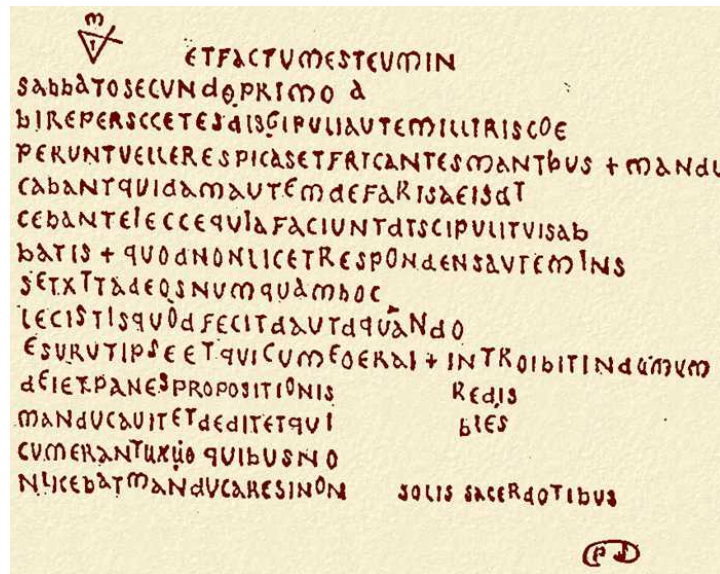
La belle histoire de l'Oncle Henry est la suivante. Alors qu'il se trouvait en vacances dans les Cévennes, au mois d'août 1969, s'assoupissant progressivement à l'ombre des châtaigniers pendant qu'il parcourait « *L'Or de Rennes* », juste avant de glisser dans un sommeil réparateur son regard distingua subitement les lettres désaxées qui formaient le message caché à la gloire de Dagobert II. Eureka ! L'affaire était lancée.

Sans vouloir minimiser l'intelligence et la finesse d'esprit du regretté Henry Lincoln, je dois avouer que je n'ai pas cru bien longtemps à ce scénario romanesque. Lincoln était en lien avec Gérard de Sède et la « phrase codée » aura vraisemblablement été divulguée par ce dernier... à charge pour l'Oncle Henry d'en faire la publicité. Mission accomplie puisqu'il nous la servira sur une belle « assiette anglaise », en 1982, au travers de son best-seller : « *L'Énigme Sacrée* ».

Mais il y a mieux encore... l'explication donnée par Philippe de Chérisey dans « *Pierre et Papier* » au sujet de la curieuse disposition des lignes sur le Petit Parchemin constitue, à mon sens, **une preuve supplémentaire** qu'il était à l'origine de la « **mise en forme** » du petit apocryphe. Qu'on en juge, il indique dans son manuscrit que : « *La disposition des caractères sur le Document I représente la coupe d'une montagne où la caverne du trésor est représentée par un trou presque inaccessible. Pourtant l'auvent qui surplombe la caverne donne INTROIBIT IN DOMUM = « il entrera dans la maison ».*

L'explication est pour le moins fantaisiste, bien entendu, mais il est exact que les mots du petit apocryphe sont agencés de curieuse façon, de manière à former des « poches » et des « couloirs » dans le texte.

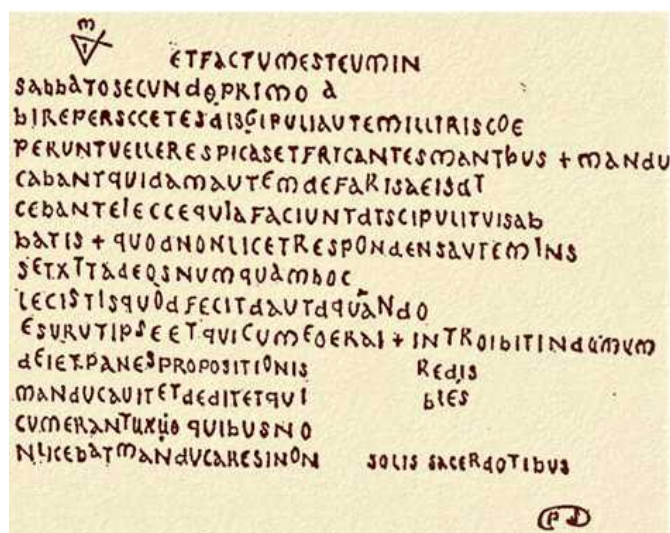




*Le Petit Manuscrit*

En réalité, le marquis Philippe nous présente là un exercice fort prisé de ses amis Surréalistes... un ingénieux procédé tenant à la fois de la poésie et du dessin nommé « Calligramme ».

Guillaume Apollinaire en fut l'un des plus talentueux utilisateurs, et celui qu'il dédia à son ami Picasso présente une troublante analogie avec le « Petit Manuscrit ».



Le pataphysicien Philippe de Chérissey puisait à de bonnes sources, et il poussa même la plaisanterie jusqu'à ajouter au « calligramme de la montagne coupée » un acrostiche très révélateur puisque les quatre lignes de fin du parchemin se terminent en formant le mot... **SION.**

**C**est un dessin, ce sont des mots  
**A**ppelés calligramme par Apollinaire.  
**L**e petit papier est un jeu littéraire,  
**L**e petit papier est une pirouette autour des mots :  
**I**nimitable et surréaliste,  
**G**randiose et minimaliste,  
**R**igolote et poétique.  
**A**pollinaire, Leiris et Breton en firent autrefois.  
**M**ots dessinés en une voix,  
**M**ots dessinés en italique,  
**E**n gras. Calligramme, les surréalistes sont tes rois.

*Calligramme en acrostiche*

*Acrostiche en SION*

Un mot qui n'aura pas été choisi au hasard car, outre le fait qu'il évoque naturellement le fameux « **Prieuré de Sion** », il nous permet d'établir un lien et de faire la jonction entre cet apocryphe et le « Grand Manuscrit ».

Je ne m'étendrai pas sur le prétendu codage qui aurait été composé sur le Grand Manuscrit. D'autres chercheurs l'ont fait avant moi et il apparaît, qu'en plus d'être compliquée et fastidieuse, la procédure se révèle inutile, car truffée d'erreurs... donc devenue définitivement caduque à ce jour.

En revanche, l'adjonction du mot « **SION** », écrit à l'envers à la fin de l'apocryphe, indique clairement que sa rédaction est vraisemblablement due au même « faussaire » et qu'il s'agisse, en quelque sorte, de sa « signature ».



Pour ce qui concerne le « Grand Manuscrit », mon hypothèse est la suivante : son rédacteur aura recopié, en utilisant les caractères en onciale figurant sur la page 186 du *Codex Bezae*, un passage de l'Évangile de Jean (XII- 1 à 11) choisi dans une Vulgate classique, puis, il en aura modifié le texte en insérant les lettres supplémentaires et en relevant ou abaissant d'autres en fonction du message qu'il souhaitait faire passer. Le Grand Manuscrit aura vraisemblablement été réalisé, dans un premier temps, sur un calque. Les deux cercles en forme de « gouvernails », situés en haut et en bas de la feuille et parfaitement centrés, devaient constituer les repères du scribe lorsqu'il recopiait les lettres, une par une, sur le modèle de la page 186, tout en composant et modifiant son texte depuis le passage de l'Évangile de Jean qu'il avait choisi.

Il lui aura suffi, pendant la copie, de glisser son « code secret » et les anomalies formelles qu'il désirait y voir figurer. Une étude graphologique permettrait, sans doute, de confirmer cette hypothèse, en démontrant que la majorité des lettres du Grand Manuscrit sont les mêmes que celles du Petit.

Je vais, à ce stade de mes investigations, formuler une hypothèse qui ne repose que sur mon intime conviction et qui, de fait, sera moins documentée et consolidée que les propositions que j'ai énoncées ci-dessus.

Je pense que la personne qui a confectionné les « deux parchemins » publiés par Gérard de Sède en 1967, dans son « *Or de Rennes* », se sera servie **uniquement du tome 1 du Dictionnaire de la Bible** de l'abbé Fulcran Vigouroux.

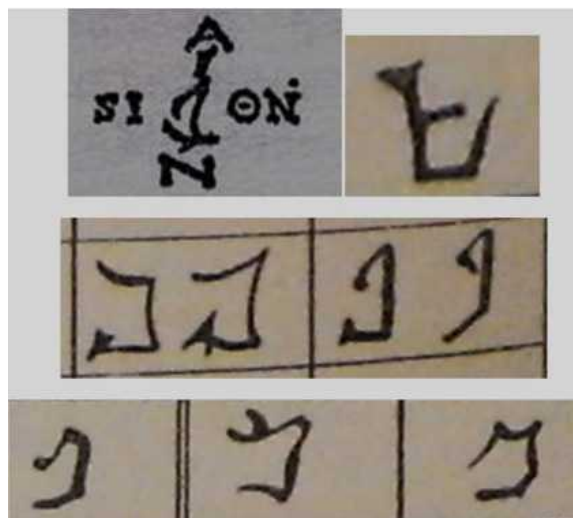
Pour le Petit Manuscrit, la messe est dite. J'ai fait la démonstration qu'il fut recopié sur le fac-similé d'une page du *Codex Bezae*, publiée à la page 1768 du Dictionnaire de la Bible (Tome 1).

Quant au Grand Manuscrit, à mon sens, il aura été composé à partir d'un texte de l'Évangile de Saint Jean, puisé dans une Vulgate « classique », mais avec les lettres en onciale du même fac-similé du *Codex Bezae*, au moyen d'un calque. Les modifications voulues furent alors opérées dans le corps du texte, sans difficultés grâce au procédé du papier-calque, et l'aspect de ce second apocryphe se révéla, en toute logique, conforme au premier.

Deux éléments supplémentaires ont conforté ma théorie.

Tout d'abord, je me suis rendu compte qu'entre la page 405 et la page 414 du volume 1 du « Vigouroux », différentes grilles **d'alphabets anciens** étaient publiées (Hiératique, Phénicien, Araméen, Nabatéen, Sémitique etc).

Curieusement, plusieurs caractères appartenant à ces différents types d'alphabets ressemblent étrangement au croquis dessiné en bas et à droite du Grand Manuscrit. J'ai retourné le dessin, afin de le faire coïncider avec les lettres A et N ainsi que le mot « SION » qui l'encadrent... puis l'ai comparé à certaines de ces lettres.

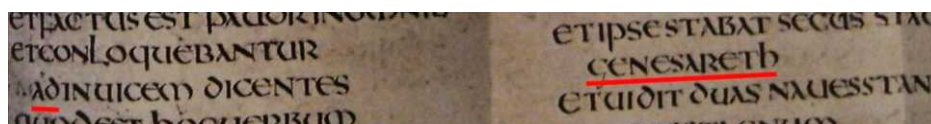
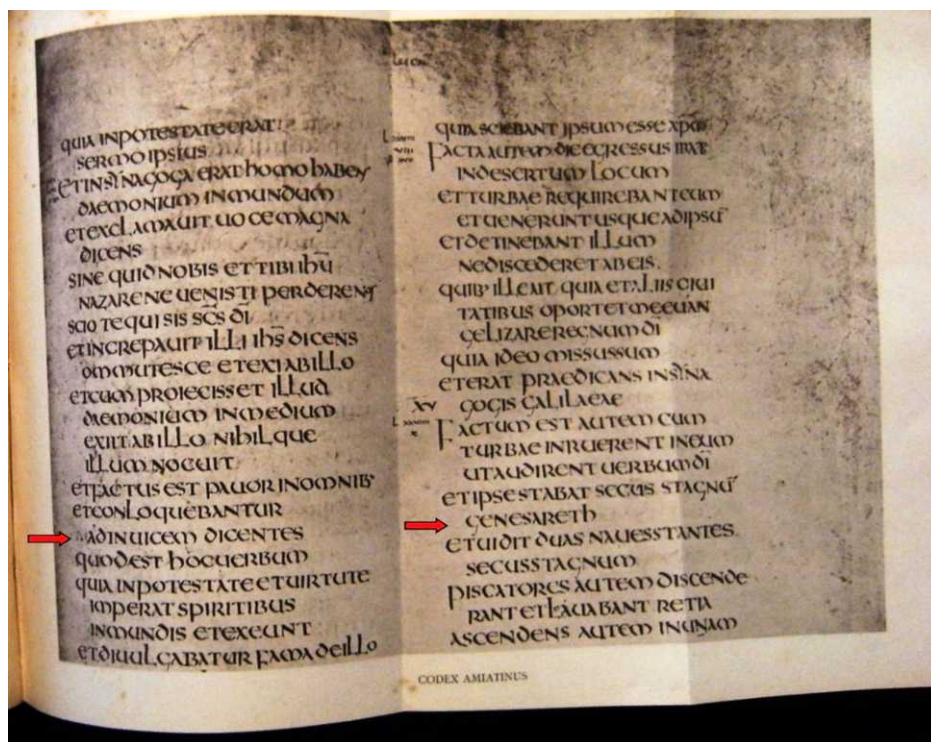


J'ai bien conscience que ce ressenti est forcément subjectif... mais il me semblait important de le mentionner dans cette étude.

Et puis... revenons un moment sur le *Codex Amiatinus*, évoqué dans la première partie de mon exposé. Certes, nous avons vu que la calligraphie des lettres en onciale était trop élaborée pour être reproduite par un scribe amateur, et que la brièveté des lignes ne permettait guère d'y adjoindre un « code » mais, le fac-similé de ce parchemin, que l'on trouve à la page 479 du *Dictionnaire de la Bible*, présente une singularité qui ne peut qu'interroger le chercheur s'intéressant à l'affaire « des Deux Rennes ».

À la 18<sup>e</sup> ligne de la page de droite du Codex... apparaît le mot « **Genesareth** », totalement isolé.





Et, la même ligne de la page de gauche débute par les deux lettres « **Ad** ».

Quand on sait que le mot « **Ad Genesareth** » joue un rôle assez important dans le prétendu « cryptage » du Grand Manuscrit, puisque formé, à partir de la neuvième ligne du texte, avec des caractères surélevés collectés toutes les 6 lettres, je trouve que la « coïncidence » est plutôt sympathique.

Le tome 1 du *Dictionnaire de la Bible* révélera, sans doute, encore bien des surprises au chercheur opiniâtre.

### **Robert Ambelain savait**

Robert Ambelain (1907-1997) est une personnalité qui aura durablement marqué le paysage de l'ésotérisme français et européen. Franc-Maçon ayant atteint les plus hauts-grades du Rite Ecossais Rectifié ainsi que du Rite Égyptien de Memphis-Miraïm, il fut également Grand Maître de l'Ordre Martiniste et fondateur de l'Église Gnostique Apostolique. C'est peu dire que cet énigmatique personnage occupe une place de choix dans le monde de l'Hermétisme et de l'Occultisme de la première moitié du XXe siècle.

Robert Ambelain se retrouve mêlé, à son insu vraisemblablement, à notre belle affaire des « Deux Rennes » par le biais du vénérable *Codex Bezae*... et de sa fameuse « page 186 ».

De fait, l'affaire se révèle assez étrange, et je vais tenter de la développer le plus clairement possible.

C'est l'auteur **Gino Sandri**, l'un des derniers témoins (acteurs ?) de la résurgence de « l'Affaire des Deux-Rennes », qui lancera un « signal » au chercheur un tantinet attentif, au travers de son livre de référence : « **Le Grand Lunaire** » (Éditions ARQA, juillet 2013). Voilà



ce que Gino Sandri indique, au sujet de Robert Ambelain, à la page 33 : « Pour compléter ces propos, le lecteur se reportera avec profit à un article que le même (Ambelain) publia en 1967 intitulé « Un maître de la Gnose, Marcion » (Cf. *L'Initiation* N°1, janvier-février-mars 1967... / ... Il conclut de la manière suivante, et ce détail n'échappera à personne : « C'est pourquoi, pendant la réforme, le docteur protestant Théodore de Bèze put découvrir dans le couvent de Saint Irénée, à Lyon, une version particulière de l'Évangile de Luc, qu'il envoya à l'Université de Cambridge avec cette note : « à dissimuler plutôt qu'à publier ».

C'est ce que l'on connaît à Cambridge sous le nom de *Codex Bezae*. **On y lit ce verset, le 4 du chapitre VI** : « En ce temps là, voyant quelqu'un travailler durant le Sabbat, Jésus lui dit : Homme, si tu sais ce que tu fais, bienheureux es-tu ! Mais si tu ne le sais pas tu es maudit, transgresseur de la Loi ».

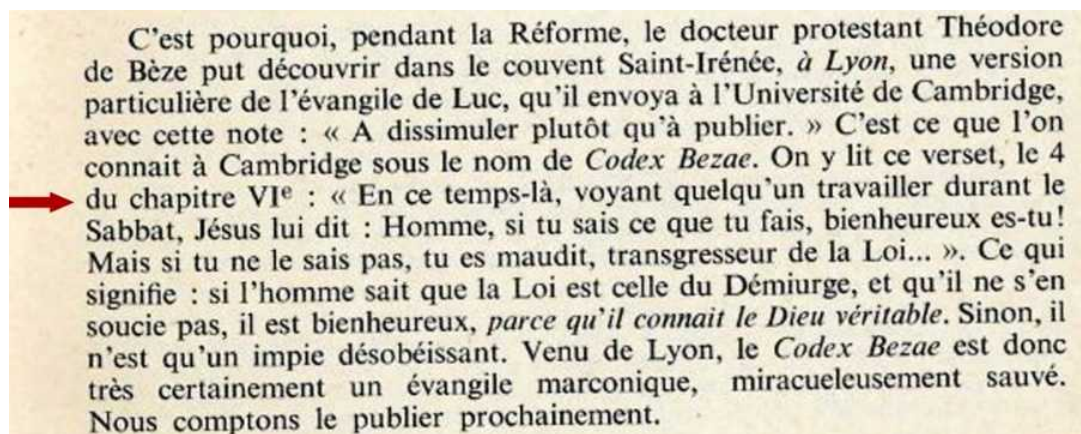
Nous retiendrons le « *et ce détail n'échappera à personne* » glissé au détour de sa « révélation » par le malicieux Gino Sandri. Et pourtant... ce « détail » aura, malheureusement, échappé à beaucoup de monde.

Reconnaissons qu'il est pour le moins curieux que Robert Ambelain **cite précisément le « verset 4 du chapitre VI » du *Codex Bezae*, dans un article datant du début de l'année 1967**. Certes, le Petit Manuscrit reprend uniquement les versets 1 à 4 du chapitre VI de l'Évangile de Saint Luc, mais il faudrait faire preuve d'une mauvaise foi chronique pour nier que l'allusion de Robert Ambelain **concerne bien la page 186 en latin du *Codex Bezae*** (folio supportant les versets 1 à 10 du Luc VI).

Tout de même, voilà qu'au cours du premier trimestre 1967, c'est-à-dire l'année même où ce passage précis sera rendu public par Gérard de Sède dans « *L'Or de Rennes* », Robert Ambelain en donne les références exactes. N'est-ce pas étrange que, sur les 400 folios que comporte le vieux *Codex*, **ce soit précisément un passage provenant de la page 186 qui soit évoqué par Robert Ambelain ?**

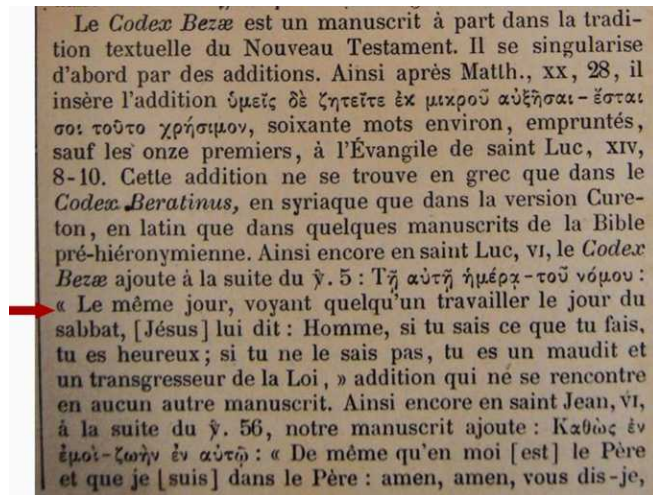
Cela ne relève tout de même pas du hasard... ni même de la coïncidence. Restons sérieux.

Mieux encore, si nous détaillons la mention du verset de Luc parue dans la revue « *L'Initiation* » dont fait état Ambelain, nous nous apercevons qu'il reprend, quasiment mot pour mot, le passage précis de l'article de l'abbé Pierre Batiffol relatif au *Codex Bezae* et à l'une de ses « singularités ».



C'est pourquoi, pendant la Réforme, le docteur protestant Théodore de Bèze put découvrir dans le couvent Saint-Irénée, à Lyon, une version particulière de l'évangile de Luc, qu'il envoya à l'Université de Cambridge, avec cette note : « A dissimuler plutôt qu'à publier. » C'est ce que l'on connaît à Cambridge sous le nom de *Codex Bezae*. On y lit ce verset, le 4 du chapitre VI<sup>e</sup> : « En ce temps-là, voyant quelqu'un travailler durant le Sabbat, Jésus lui dit : Homme, si tu sais ce que tu fais, bienheureux es-tu ! Mais si tu ne le sais pas, tu es maudit, transgresseur de la Loi... ». Ce qui signifie : si l'homme sait que la Loi est celle du Demiurge, et qu'il ne s'en soucie pas, il est bienheureux, *parce qu'il connaît le Dieu véritable*. Sinon, il n'est qu'un impie désobéissant. Venu de Lyon, le *Codex Bezae* est donc très certainement un évangile marconique, miraculeusement sauvé. Nous comptons le publier prochainement.

*Article de Robert Ambelain dans la revue « L'Initiation » du 1<sup>er</sup> trimestre 1967*



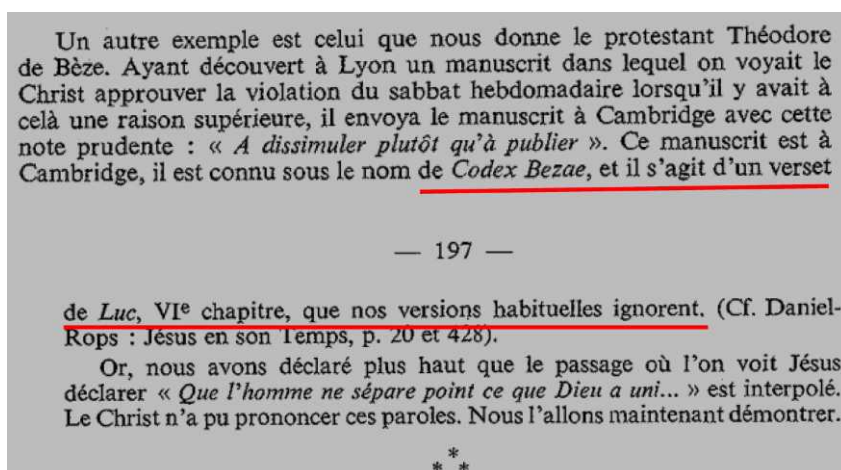
*Article relatif au Codex Bezae dans le Dictionnaire de la Bible*

Ce comparatif établit définitivement, à mon sens, le fait que Robert Ambelain, au début de cette année 1967 qui allait voir la résurgence de « l’Affaire des Deux Rennes », **connaissait parfaitement le fac-similé de la page 186** en latin du **Codex Bezae**... telle que publiée dans le volume 1 du *Dictionnaire de la Bible* de l’abbé Fulcran Vigouroux.

La photographie de ce folio est agrafée juste avant l’article relatif à ce codex, à la page 1770 du tome 1 du Dictionnaire. Qui lit l’article... trouve forcément le fac-similé. Quelle probabilité, en termes statistiques, que Robert Ambelain cite **exactement le même passage** que l’abbé Batiffol sans connaître son article ? Aucune.

Mais, nous n’en avons pas encore terminé avec ces « étranges correspondances » puisque, trois ans auparavant, dans la même revue « *L’Initiation* », un article d’un certain « **Jean III** », intitulé : « *Mariage charnel et mariage spirituel* », faisait état du *Codex Bezae* et du chapitre VI de Saint Luc en se basant sur le livre de 1945 de Daniel-Rops : « *Jésus en son temps* ».

**Tau Jean III**... était le titre mystique de **Robert Ambelain**, lorsqu’il fut élu patriarche de l’Église Gnostique Apostolique en septembre 1958.



*Extrait de l’article de Robert Ambelain paru dans « L’Initiation » du dernier trimestre 1964*

De fait, nous constatons que Robert Ambelain avait eu connaissance de la page 186 du vénérable *Codex de Bèze* **bien avant** que Wieland Wilker ne la fasse découvrir aux amateurs de « l’affaire de Rennes-le-Château ».

S'il connaissait parfaitement ce codex en général, et cette page 186 en particulier, il était aussi un familier du *Dictionnaire de la Bible*, comme ses disciples **Robert Amadou** et **Robert Deparis**, tous deux gnostiques et membres fondateurs de la revue «*L'Initiation*» dans sa version moderne.

Il y a bien des années de cela, Amadou et Deparis conseillèrent la lecture du *Dictionnaire de la Bible* de Fulcran Vigouroux à l'un des meilleurs connaisseurs de la «*résurgence de l'Affaire des Deux-Rennes*» encore de ce monde. C'est lui qui me mit sur la «*Voie Droite*».

Deux points restent toutefois à éclaircir au terme de mon exposé... et ce ne sera pas une mince affaire que d'y parvenir.

Pourquoi ce double focus de Robert Ambelain sur le *Codex Bezae* et, plus particulièrement, sur le passage de Luc VI ? Et, pourquoi les deux manuscrits apocryphes publiés en 1967, dans «*L'Or de Rennes*» de Gérard de Sède, sont-ils directement inspirés de cette page précise du manuscrit biblique ?

J'é mets une hypothèse, que je considère comme plausible, pour le premier questionnement. À l'époque où il fait paraître ses écrits sur «*Marcion et la Gnose*», Robert Ambelain est encore «*Patriarche de l'Église Gnostique Apostolique*» et il s'emploie, avec force et vigueur, à donner à son mouvement une assise ésotérique fiable et crédible. De ce point de vue, son apport est incontestable, notamment à travers son ouvrage de référence : «*La Notion Gnostique Du Démiurge Dans Les Écritures Et Les Traditions Judéo-chrétiennes*», publié en 1959. Dans ce livre, il met en évidence la notion d'un «*Ouvrier du Monde*», dont on ne trouvait trace, jusqu'alors, que dans les «*anciennes gnoses*» émanées des doctrines platoniciennes ou stoïciennes, conception qui fut reprise par les sociétés initiatiques du Moyen-âge et de la Renaissance. Cet ouvrage, il faut le souligner, sera cité comme une référence par un ancien Dominicain, fort versé dans les études bibliques.

À mon sens, si Robert Ambelain cite ce passage très précis du *Codex Bezae* (une «*singularité*», pour reprendre le terme de l'abbé Batiffol), c'est pour étayer sa théorie faisant de cet antique manuscrit biblique un «*évangile marcionnite*», c'est-à-dire teinté d'une gnose anti-judaïque. D'ailleurs, son livre, «*Jésus et le mortel secret des Templiers*», est assez connoté de ce point de vue et les thématiques qui y sont développées se révèlent, reconnaissons-le, pour le moins curieuses de la part d'un Martiniste. Mais, Ambelain fut un personnage hors du commun, qui aura su garder tout son mystère et gérer ses apparentes contradictions jusqu'à sa disparition du monde terrestre, en mai 1997.

En **1890**, **Jules Doinel** fonde l'Église Gnostique Universelle et, afin d'en diriger au mieux la conduite, consacre trois évêques : le Docteur Gérard Encasse (Papus), Yvon Le Loup (Paul Sédir) et Lucien Chamuel, le fondateur de la «*Librairie du Merveilleux*», à Paris. L'intense activité hermétiste et occultiste de cette fin du XIXe (à Paris, mais également en Occitanie) représente, peut-être, la partie la plus intéressante et la plus énigmatique qu'il convient d'étudier, dans le cadre d'une possible mise en place d'un «*plan*» (ou d'un projet), dont l'épicentre pourrait se situer dans le Razès, et dont le déroulement aura été brusquement interrompu par la Grande Guerre.

Jules Doinel fut l'archiviste départemental de l'Aude de 1896 à 1902 et il fréquenta, durant ce temps, un érudit qui fut membre de sociétés savantes audoises, notamment de la Société d'Études Scientifiques de l'Aude et de la Commission Archéologique de Narbonne. Les années 1890-1895 marquent, peut-être, l'**origine des « vrais-faux parchemins »** qui servirent de modèles aux apocryphes révélés par Gérard de Sède en 1967.

Pourquoi pas, après tout ? Il s'agit précisément de l'époque où l'abbé Bérenger Saunière découvrit (sur instructions ?) de précieux documents anciens (authentiques, ceux-là) en



opérant des fouilles dans son église. De vrais et de vieux écrits qu'il convient de distinguer des autres, la confusion ayant été savamment entretenue, au cours des années... pour les besoins de la « cause ».

De fait, un gros travail de recherche reste à accomplir sur cette partie nébuleuse de l'affaire mais, heureusement, les éléments d'investigation ne manquent pas.

Enfin, pour ce qui concerne les deux « manuscrits » présentés dans « *L'Or de Rennes* », en 1967, de possibles connexions entre Robert Ambelain et Pierre Plantard de Saint-Clair ont parfois été évoquées, par de fins connaisseurs du milieu hermétiste. Il pourrait donc sembler logique d'imaginer qu'Ambelain aurait « renseigné » son jeune disciple sur la page 186 du *Codex Bezae* et même, pourquoi pas, lui en aurait confié une copie. Cela est fort possible... et même probable. Au vu de leur intérêt commun pour l'ésotérisme et les « sciences secrètes », les deux hermétistes auraient pu se fréquenter à Paris (où ils demeuraient tous deux), entre 1940 et 1990. Mais, cela n'ayant jamais été établi de manière formelle, je préfère attribuer la responsabilité de la « transmission » du document à **Robert Amadou**.

Car Pierre Plantard et Robert Amadou se connaissaient de longue date, ainsi que l'atteste l'article signé par Amadou dans le numéro du journal « **Vaincre** », publié le 21 octobre 1942.



Deux articles du journal « *Vaincre* » en date du 21 octobre 1942

Il nous reste à savoir, au terme de cet exposé, si la « base cryptographique » qui fut offerte à Philippe de Chérisey était uniquement constituée du volume 1 du *Dictionnaire de la Bible*, auquel cas, il aura allègrement « pioché » dedans afin de composer ses deux parchemins



apocryphes, ou bien si, au contraire, il ne fut destinataire que d'éléments épars (un calque de la page 186, une page d'alphabets antiques et quelques mots du type « ad genesareth », « panis », « sal » etc... ), à charge pour lui de mettre tout cela en forme, au gré de ses talents de poète pataphysicien, afin de constituer deux superbes documents énigmatiques... forcément porteurs de messages cachés de la plus haute importance.

Je penche, à titre personnel, pour cette seconde hypothèse. S'il avait consulté le *Dictionnaire de la Bible* dans son intégralité, Philippe de Chérisey ne se serait pas lamentablement trompé, à la fois sur la provenance du modèle de ses apocryphes (Dom Cabrol) et sur le début du Petit Manuscrit. Ajoutons à ces « loupés » la prétendue manière de procéder pour trouver la fameuse (et fumeuse) phrase « *Bergère, par de tentation etc...* » et la messe est dite.

Les informations relatives aux « parchemins » arrivèrent progressivement, au fur et à mesure que « l'affaire » montait en puissance. Ainsi, au commencement, leur description (que les chercheurs les plus sérieux considèrent comme « le cahier des charges de Pierre Plantard ») fut livrée dans l'article du 12 janvier 1956 du journaliste Albert Salamon. Il relate textuellement la version de Noël Corbu qui indique que l'abbé Bérenger Saunière, lors du déplacement de la table d'autel, découvrit : « *des rouleaux de bois contenant des parchemins rédigés en latin* ».

La seconde étape se déroulera avec le texte de 1962, intitulé : « *La Puissance et la Mort* », dans lequel Noël Corbu évoque des « **versets de l'Évangile** » avant d'indiquer, plus loin, qu'il s'agissait : « de papiers sans valeur puisqu'on y parle de **Saint Matthieu, Saint Luc et de Saint Jean** ». Enfin, dans le même texte, Corbu ajoute que « *la seule chose qu'il (le curé Saunière) déchiffre assez bien, ce sont des versets d'Évangile* ».

Enfin, selon le récit de Noël Corbu, « *l'abbé Saunière étant à la recherche d'un mot-clé qu'il n'a pas trouvé, c'est Marie (Dénarnaud) qui lui montre au cimetière une dalle portant des inscriptions dont les mots sont coupés sans raison etc...* ». Tout est dit ...

Et puis, n'oublions pas ce qu'indiquait Pierre Plantard à Henry Lincoln, lorsque ce dernier l'interrogeait sur la provenance des « parchemins ». En 1979, il lui avait ainsi expliqué que « *les parchemins étaient des faux, concoctés en 1956 par le marquis de Chérisey en vue d'une courte émission télévisée* », ajoutant que les documents « *étaient très proches des originaux* » (*Le Message - Pygmalion, 1987*).

Dans « *Le Temple retrouvé* » (*Pygmalion, 1991*), Henry Lincoln indiquera : « *En 1978, Pierre Plantard de Saint-Clair (à l'époque Grand Maître, dit-on, de la société secrète du Prieuré de Sion) m'affirma carrément que les parchemins avaient été fabriqués dans les années 50 par un certain Philippe de Chérisey. Celui-ci, présent à notre entretien, ne confirma ni n'infirma. M. Plantard revint par la suite sur ses déclarations : les « faux » de Philippe de Chérisey auraient été des « copies scrupuleuses d'excellents originaux* ». Si cela devait être le cas, d'où provenaient donc les « matériaux cryptographiques » confiés au Marquis ?

Au début des années 1960, il existait au sein du mouvement « **Atlantis** » un certain nombre de personnes nées à la fin du XIXe siècle, ou au tout début du XXe. De fait, ne pourrait-on pas supposer qu'un certain « fonds commun » aurait possiblement été mis à la disposition de nouveaux venus, comme Robert Amadou (pour ne citer que lui), afin d'en assurer la pérennité, voire la divulgation... à un moment donné. Un « passage de relais », en quelque sorte ?

**François LANGE - Solstice d'hiver 2023**



## Remerciements

Je tiens à remercier Patrick Mensor d'avoir accepté de publier mon article sur son site.

C'est la deuxième fois que mes travaux figurent sur « *Rlc.doc* », un site de qualité, unanimement reconnu par les chercheurs comme constituant un média de référence dans l'affaire des Deux-Rennes.

Un grand merci à Charly Alverda, Michel Azens, Philippe Brunel, Christian Doumergue, Philippe Duquesnois et Gino Sandri qui, à l'instar de Patrick Mensor, ont eu la patience et m'ont fait l'amitié de lire « **Le Codex biaisé** », avant sa parution.

J'ai pris en compte leurs remarques, leurs avis, leurs interrogations et leurs suggestions.

De fait, si la dernière partie de mon travail, celle qui relève de l'hypothèse des « premiers farceurs », n'a pas totalement été validée par Philippe Duquesnois et Patrick Mensor (ce dont je ne fus guère surpris), tout l'argumentaire faisant du *Dictionnaire de la Bible* le modèle des deux « parchemins » a reçu l'approbation de cet éminent « comité de lecture ».

Après le passage - avec succès - devant un tel jury... je ne doute plus de la solidité de mon travail.

**F. L**

Envoyer vos commentaires à : [patrick.mensor@rennes-le-chateau-doc.fr](mailto:patrick.mensor@rennes-le-chateau-doc.fr)  
ou directement sur la news